

## Érasme en son temps

### I.1 Un portrait d'Érasme

Une femme, dans un accoutrement voyant, monte sur une petite tribune et se propose de parler non comme un prêcheur depuis sa chaire, mais comme « les charlatans de foire, les pitres et les bouffons »<sup>1</sup>. Ainsi commence un paradoxal apologue, *Moriae encomium. Erasmi [...]* *declamatio*, paru à Paris, chez Jehan Petit, en 1511. L'Éloge de la Folie d'Érasme de Rotterdam (1469-1536) fête ses cinq cents ans et semble tout juste venir de naître : « Mais effacer l'illusion, c'est détruire la pièce. C'est justement cette fiction et ce maquillage qui fascinent les spectateurs. » Érasme ne porte pas son regard de l'autre côté, il scrute en fait la scène jusqu'à la toile de fond : « Or toute la vie des mortels est-ce autre chose qu'une pièce de théâtre où chacun s'avance masqué et joue son rôle jusqu'à ce que le chorège l'invite à sortir

---

1. Érasme, *Éloge de la Folie*, § II ; je cite de l'édition « Bouquins », comprenant *Éloge de la folie, Adages, Colloques, Réflexions sur l'art, l'éducation, la religion, la guerre, la philosophie, Correspondance*, par C. Blum, A. Godin, J.-C. Margolin, D. Ménager, Paris, Robert Laffont, 1992 ; citation p. 11.

de la scène ? Il fait d'ailleurs souvent jouer au même acteur des rôles opposés, et tel qui paraissait jouer sous la pourpre d'un roi paraît maintenant sous les haillons d'un petit esclave. Certes, tout est travesti, mais la comédie de la vie ne se joue pas autrement. » Les raisons de la fiction semblent destinées à prévaloir avec la force du consensus : « Ici, supposons qu'un sage descende du ciel et vienne subitement crier : "Cet individu admiré de tout le monde, révééré comme un dieu et un maître, n'est même pas un homme puisque, comme l'animal, il obéit à ses passions et qu'il est un esclave de la plus basse sorte pour s'être asservi spontanément à des maîtres si nombreux et si vils. [...] Si ce sage parle de tous les autres de la sorte, que lui arrivera-t-il, sinon de passer aux yeux de tous pour un fou furieux ?" »<sup>1</sup> Érasme sait que son rôle est risqué, mais il ne recule pas : « Pour le reste, dieux immortels, dois-je parler ou me taire ? Et pourquoi taire ce qui est plus vrai que la vérité ? [...] D'abord, il est admis que toutes les passions relèvent de la folie. On distingue le fou du sage à ce signe que l'un est guidé par la passion, l'autre par la raison. »<sup>2</sup>

Érasme avait voulu parfaire ses humanités en Italie. En 1506, il obtient un doctorat en théologie à Turin, et en 1507-1508 il est l'hôte d'Aldo Manuzio, à Venise, où il se perfectionne en grec et publie la deuxième édition des *Adages*, recueil et commentaire de proverbes anciens ; ils

1. *Ibid.*, § XXIX, p. 34-35.

2. *Ibid.*, § XXX, p. 35.

sont alors plus de trois mille, dont certains développés sous forme de traités. De là, il se rend à Rome (1508-1509), puis en Angleterre (1509-1514), où il assiste à l'accession au trône d'Henri VIII, à son absolutisme toujours plus résolu, ce mal dont l'histoire politique de toute l'Europe se trouve modifiée : peu après, Castiglione dira, au livre IV de son *Courtisan*, que le prince est désormais « de si mauvaise nature qu'il [a] vieilli dans les vices, comme les phtisiques dans la maladie » (IV, 47<sup>1</sup>). Face à cette concentration des pouvoirs (ainsi qu'en témoigne le *Prince* de Machiavel, de même que l'*Institutio principis christiani*, 1516, d'Érasme, qui, comme le Florentin, observe : « Il faut que celui qui est craint de tous en craigne plusieurs, et celui-là ne peut vivre en seureté, duquel la plupart des hommes désireroient la mort »<sup>2</sup>), les Lettres prennent de plus en plus de distance envers le “service” rendu à la *res publica* : en Angleterre, Érasme dialogue avec Thomas More qui peu après, en 1516, publie son *Utopia*. L'un et l'autre, avec leurs deux traités, inaugurent une Renaissance critique qui les place au-dessus de la *querelle* de la Réforme et qui les rattache directement à la lignée ironique et savante, paradoxale et libre, qui se poursuivra chez Rabelais et chez Montaigne.

1. B. Castiglione, *Le Livre du Courtisan*, présenté et traduit de l'italien, d'après la version de Gabriel Chappuis (1580), par Alain Pons, Garnier-Flammarion, 1991, p. 376.

2. *Codicille d'or ou petit recueil, tiré de l' « Institution du Prince chrestien »*, composé par Érasme, MDCLXVIII, § 22, p. 78).

Là était la véritable Renaissance, ancrée à la sagesse de ce qui est débarrassé de toute fioriture, dans la justesse de la simplicité, qui agit et ne définit pas : « Les apôtres parlent continuellement de la grâce, mais jamais ils ne signalent la différence entre grâce gratuitement donnée et grâce gratifiante. Ils exhortent aux bonnes œuvres, mais ils ne distinguent pas œuvre opérante et œuvre opérée. Partout, ils enseignent la charité sans séparer l'infuse de l'acquise [...]. »<sup>1</sup> Montaigne, à l'encontre des querelles confessionnelles, s'exprimera plus tard en des termes proches : « Je ne sçay qu'en dire, mais il se sent par experience que tant d'interprétations dissipent la verité et la rompent. [...] J'ay veu en Alemagne que Luther a laissé autant de divisions et d'altercations sur le doute de ses opinions, et plus, qu'il n'en esmeut sur les escritures saintes. »<sup>2</sup>

La folie qu'Érasme met en scène n'est pas celle du *Roland furieux* qui perd tout jugement par mal d'amour : en dédiant son apologue à Thomas More, l'auteur indique bien sa volonté de s'inscrire dans la tradition classique de l'éloge paradoxal, tel que l'avaient illustré

1. Érasme, *Éloge de la Folie*, éd. cit., § LIII, p. 67.

2. Montaigne, *Essais*, livre III, chap. XIII : *De l'expérience* ; in *Œuvres complètes*, par A. Thibaudet et M. Rat, Paris, Gallimard, 1962, p. 1041-1097 ; citation p. 1044 et 1046). Et s'il faut vraiment trancher, Montaigne sera néanmoins toujours du côté de la conscience : « L'usage nous fait voir une distinction enorme entre la devotion et la conscience » (*Essais*, III, XII : « De la phisionomie » ; éd. cit., p. 1037).

Synésios avec l'éloge de la calvitie, Lucien avec l'éloge de la mouche, Lucien et Apulée avec l'*Âne* (ainsi, peu après, le *Courtisan* inaugure-t-il lui-même ses propres jeux, s'interrogeant sur le type de folie à préférer pour devenir fou). Et voilà qu'Érasme affirme soudain que son ouvrage ne sera pas qu'un aimable *divertissement*, mais l'examen critique, et rigoureux, du temps présent : « On en voit même certains qui sont tellement pieux à contresens qu'ils supporteraient plutôt les pires blasphèmes contre le Christ que la plus légère plaisanterie sur un pape ou un prince, surtout si cela touche *leur pain de chaque jour*. »<sup>1</sup> Il trouve en effet son fondement dans la sagesse biblique, qui est évoquée vers la fin du traité : « Le nombre de fous est infini », dit l'Écclésiastique. Érasme réussit dans son traité à concilier sagesse classique et héritage biblique, à montrer la vanité des savoirs terrestres : « Confirme cela que le Christ lui-même dans l'Évangile veut que nul ne soit appelé bon si ce n'est Dieu seul. »<sup>2</sup>

Ainsi, entrée en scène pour tisser son propre éloge, la Folie montre immédiatement que parlant de soi elle parle du monde, puisqu'en lui tout est folie, qu'en lui rien n'est heureux. Elle se dit en effet originaire des Îles Fortunées – se plaçant sur le registre ironico-utopique qui sera celui du traité de Thomas More –, car c'est folie de penser que l'homme ait été heureux quelque part :

1. Érasme, *Éloge de la Folie*, éd. cit., « Préface », p. 9-10.

2. *Ibid.*, § LXIII, p. 86.

« [...] le lieu de ma naissance [...], ce n'est ni dans l'île enchantée de Délos, ni dans la mer houleuse, ni *dans des grottes profondes*, mais dans les Îles Fortunées, où tout pousse *sans semilles ni labour*. Là-bas, on ne connaît ni travail ni vieillesse ni la moindre maladie [...]. »<sup>1</sup>

Mais le traité-monologue, loin de se limiter au renversement des valeurs de ce monde, en vient à conclure que le message évangélique est de même nature. En effet, saint Paul rappelle que l'annonce chrétienne est un paradoxe : « *Où est-il, le sage ? Où est-il, l'homme cultivé ? Où est-il, le raisonneur de ce siècle ? [...]* Alors que les Juifs demandent des signes et que les Grecs sont en quête de sagesse, nous proclamons, nous, un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens » (1 Co, I, 20-23) ; tandis qu'aujourd'hui – glose Érasme – les pontifes, par leur silence, laissent le Christ s'éteindre lentement : « *pontifices qui silentio Christum sinunt abolescere* ».

D'Érasme à Thomas More, de Rabelais à Montaigne et à Shakespeare, il y a eu un XVI<sup>e</sup> siècle qui ne s'est pas laissé entraîner dans les querelles religieuses, qui a dépouillé l'héritage classique de ses élégants artifices et la tradition patristique de ses traits apologétiques, pour se dédier pleinement à l'examen de la condition humaine, fragile et merveilleuse, vaine et néanmoins précieuse. Rosalie Colie l'a rappelé, dans l'un des plus beaux essais que le XX<sup>e</sup> siècle ait consacré à la Renaissance, son

1. *Ibid.*, § VIII, p. 14-15.

admirable *Paradoxia epidemica : the Renaissance tradition of paradox*<sup>1</sup>.

Érasme lui-même a été au XX<sup>e</sup> siècle l'auteur élu d'un petit groupe de témoins et d'essais qui ont résisté à la barbarie des totalitarismes. Il suffit de penser à l'*Érasme* (en 1924) de Johan Huizinga (Groningue, décembre 1872 – De Steeg, près d'Arnhem, 1<sup>er</sup> février 1945), mort dans un camp de rétention, prisonnier des nazis. Par sa description du traité, l'auteur de l'inoubliable *Automne du Moyen Âge* nous a laissé le plus beau portrait d'Érasme et de la Renaissance : « Lorsque la Folie fait son entrée, on voit les visages des auditeurs qui s'épanouissent brusquement ; on entend les applaudissements par lesquels ils interrompent ses paroles. Il y a là une richesse de fantaisie, alliée à une telle sobriété de ligne et de couleur, une telle réserve, qu'une image se forme de cette harmonie parfaite qui constitue l'essence même de la Renaissance. »<sup>2</sup> Réserve, sobriété, harmonie : *de forti dulcedo*.<sup>3</sup>

1. Princeton (N.J.), Princeton University Press, 1966. Voir aussi *Le Paradoxe et ses usages*, Actes du colloque international des 21, 22 et 23 mars 2007, textes réunis par Zsuzsa Simonffy, Université de Pécs, Budapest – Limoges, Tinta Könyvkiadó et Lambert-Lucas, 2011.

2. J. Huizinga, *Érasme*, tr. fr. de V. Bruneel, Paris, Gallimard, 1955 puis 1980, chap. IX, p. 125.

3. Voir F. Picinelli, *Mondo simbolico, o sia università d'imprese scelte, spiegate ed illustrate con sentenze ed erudizioni sacre e profane*, Milano, per lo Stampatore Archiepiscopale, MDCLIII, lib. IX, chap. XVIII, *Mandolo* [Amandier], p. 291.